

réellement le désir de se convertir. "Que voulez-vous, répondirent-elles, quand même nous en aurions la volonté, nous ne le pourrions pas. Une fois perdues, nous le sommes sans ressources, personne ne veut plus nous recevoir. Au sortir de la prison, nous n'avons point d'autre asile que les mauvais lieux, d'autre moyen de vivre que la débauche."

Cette réponse frappa M. Muir. Elle fit naître en lui l'idée d'une maison de refuge. Il fit part de son projet à ses confrères de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Toutes les Conférences de la ville promirent leur modeste concours, et un Jésuite dont la mémoire est encore vénérée à Québec, le R. P. Saché, fut choisi comme guide spirituel.

Bref, le 11 janvier 1850, la pieuse personne dont nous avons parlé plus haut, Madame Roy, prenait possession du modeste asile de la rue Richelieu.

Voici en quels termes l'ouvrage déjà mentionné (1) raconte les événements de cette première journée du 11 janvier 1850 à l'Asile Sainte-Madeleine: — La journée s'annonça sous de rudes auspices, où l'on aurait pu voir un signe des temps durs et difficiles par où devait passer l'institution qui allait naître. La température était devenue glaciale et un fort vent de sud-ouest soulevait des nuages de poudrerie que peu de personnes se hasardaient à affronter. Cela aurait pu suffire pour motiver un retard de quelques jours; mais Mme Roy n'eut pas un instant d'hésitation. Aidée de Mary Keogh (jeune Irlandaise, qui était pensionnaire chez les Sœurs de la Charité et qui ne perdrait aucune occasion de faire des bonnes œuvres) qu'elle appellera désormais Sœur Mary, elle réunit ce qui lui restait de son ancien ménage, c'est-à-dire deux lits, quelques chaises, une table, un peu de linge, de vaisselle, et les fait charger sur quatre voitures, auxquelles elle donne ordre de se rendre à la maison de la rue Richelieu. Toutes deux quittent l'Hospice de la Charité sans avoir le courage de faire leurs adieux à la communauté, dans la crainte de trop céder à l'émotion. Elles suivent à pied les quatre voitures qui transportent le ménage... Les deux servantes de Dieu s'avancent péniblement à travers les rues encombrées de neige où l'on ne rencontre que de rares piétons. Le vent glacial qui souffle avec plus de violence que jamais, oblige les deux femmes de s'arrêter de temps en temps et de se retourner pour prendre haleine. "Mon Dieu, murmurent-elles, c'est pour vous, pour votre amour, venez à notre aide" !

Enfin elles arrivent à la maison où l'excellent M. Murr les attendait depuis quelques temps. Le logement mis à leur disposition ne consistait qu'en un deuxième étage avec un grenier, l'étage inférieur ne devant leur être livré qu'au printemps. Les chambres dont se composait ce deuxième étage, étaient assez vastes, mais dans un état d'abandon et de malpropreté extrêmes. Pendant qu'on y mettait un peu d'ordre, M. Muir, à qui un voisin avait prêté un vieux poêle, s'occupait à le monter, ce qui n'était pas chose facile pour un homme peu habitué à ce genre de travail, d'autant plus que deux des pieds de ce poêle étaient cassés, et qu'il fallait y substituer deux morceaux de bois. Cette

(1) *L'Asile du Bon-Pasteur de Québec.*